

# Pour contextualiser la crise

Le journal L'UQAM organisait une table ronde, le 26 septembre dernier, pour tenter de questionner et de contextualiser les événements du 11 septembre, qui nous ont tous profondément ébranlés. Nous avons notamment posé, sans détour, la question du «pourquoi» de ces attentats, question que les Américains hésitent à aborder, mais non les Européens et les Québécois, comme en témoignent leurs journaux. Cette table regroupait le sociologue Dorval Brunelle (Groupe de recherche sur l'intégration continentale et la mondialisation), l'anthropologue Micheline Labelle (chaire Concordia-UQAM en études ethniques), le chargé de cours en histoire Georges Moukal, le doctorant en sciences des religions, Robert Verreault, ainsi que les quatre rédacteurs du journal.

Les médias consacrent toujours – un mois après l'événement – des reportages et une couverture quotidienne des causes et des impacts des attentats du 11 septembre contre le World Trade Center et le Pentagone et plusieurs indices ou pistes conduisent à des individus originaires du Moyen-Orient qui ont étudié, travaillé ou émigré en Occident, comme auteurs de ces actes meurtriers. Les États-Unis ont ciblé Oussama ben Laden et son réseau terroriste al-Qaïda, et ont fourni dernièrement à leurs Alliés des «preuves circonstanciées» de son implication dans les attentats, selon ce que rapportent les journaux.

Nous avons cherché à aller au-delà du discours médiatique. Nous avons constaté qu'il existe, en Occident, un grand malentendu, une grande ignorance, en ce qui concerne l'Islam, mais ceci n'est pas nouveau, le fait est constant depuis treize siècles. La table était unanime, par contre, à soutenir que la problématique d'un «conflit de civilisations», c'est-à-dire d'une incompatibilité de valeurs entre l'Occident et l'Islam était à rejeter. Toutes les religions ont utilisé la terreur à un moment de leur histoire ou prôné l'autosacrifice (le «martyre») pour le plus grand rayonnement de la foi ou d'une cause sainte, ce qui ne justifie aucunement ces actes insensés. Puisque certains Moyen-Orientaux sont spécifiquement pointés du doigt, nous avons pensé présenter un petit lexique [voir pages 6 et 7] pour mieux comprendre de quoi on parle.

Toutefois, le cadre pour situer l'analyse des conflits entre États, ou entre individus, avons-nous rapidement convenu, ne doit pas être culturel, mais bien universel, basé sur le droit qui ne fait pas de différences entre «Nous» et «Eux». Le germe du terrorisme ne prend-il pas racine notamment dans des pays où l'absence ou l'abus de pouvoir désagrège l'État, où les lois ne sont plus respectées, où imposent «leur» loi, mafias, seigneurs de la guerre, élites corrompues ou dirigeants qui ne contrôlent plus une partie de leur territoire ou de leurs citoyens (Afghanistan, Tchétchénie, Algérie, Palestine, Yemen, Philippines, Irlande du Nord, etc). Pour ce qui est d'Israël, on a parlé de terrorisme d'État, ou légitimé par l'État, pour qualifier les assassinats sélectifs, notamment.

Nous nous sommes interrogés sur le recours à une logique binaire que les États-Unis tentent d'imposer à leurs alliés, sur la «croisade» du Bien contre le Mal mise de l'avant par le président Bush, sur le fait que ce dernier ait demandé aux nations de choisir leur camp, la neutralité n'étant plus un choix valable. S'agit-il uni-



*Les Merveilles de la création – L'Archange Israfil (détail), de l'artiste-calligraphe al-Qazwini, Irak, fin XIV<sup>e</sup> siècle, Washington, Freer Gallery of Art, Catalogue No 54.51, in La Peinture arabe, Skira Flammarion, Genève, 1977.*

quement d'une rhétorique de guerre, imposant des comportements de guerre aux Américains (unanimité des points de vue, soutien du pouvoir, suppression des libertés – notamment des idées –, vision réductrice du monde pour soutenir la mobilisation générale, propagande et désinformation), ou de quelque chose de plus profond ?

Ces événements se sont joués sur un terrain où s'entremêlent froide logique et irrationnel, symbolisme et raison, dans les faits comme dans leur interprétation. Même s'il faut situer l'analyse à un niveau a-culturel, il n'en reste pas moins que nous appartenons tous à des cultures, à des systèmes de valeurs, qui nous distinguent et nous singularisent. Comment faire pour aller au-delà des différences ? Faut-il ne postuler aucune hiérarchie des valeurs entre les cultures et les manières d'être ? Comment peut-on coexister pacifiquement ?

Nous nous sommes enfin demandés comment ces événements avaient pu affecter nos valeurs et nos représentations du monde, sur un plan plus personnel : sentiment anti-américain, désir de vengeance, sentiment d'impuissance, peur ou haine de l'étranger, racisme, etc.

Comme il aurait été impossible de rapporter dans leur totalité les échanges que nous avons eus, nous avons dû nous en tenir aux «meilleurs» extraits que nous reproduisons aux pages 6, 7 et 8.

**Angèle Dufresne**  
pour l'équipe du journal